

pu choisir un dîner plus fin, celui du capitaine, par exemple...

Les dois mangent à l'écart. Bonneaud appuie sur une épaule, le sergent se laisse aller et tombe sur les pieds de Sen. Leurs regards se heurtent. Sen détourne vite le sien. Malgré son amitié pour Méo, malgré leur intimité, Sen a exigé qu'on le tienne à l'écart. Il aurait dénoncé peut-être le complot, pour devenir à leur place le maître du camp.

La nuit commence déjà. Autour du photophore les boys dressent le couvert. Les lumières circulant dans le village ressemblent à des pointes de diamant pâle. Une boule monte, s'allume au milieu d'elles : sous sa lanterne, Lien-Kin, très sérieux, fume probablement la grosse pipe de bambou dont l'eau ronronne.

L'escouade de service, commandée par Méo, vient rendre les honneurs au drapeau. La nuit envahit toute l'immensité calme.

IV

Le dîner, à peu près semblable à celui de la veille et peu différent du déjeuner, la science du cuisinier étant très rudimentaire, ramène les rumeurs de chaque soir autour de la table : disputes des petits garçons dans les coins, voix de Sen et de Bonneaud, jappements de Beaupoil.

Le couvert est pittoresque, sur la natte fine, étendue en guise de nappe, de larges soucoupes de faïence indigène, des bols, des tasses enluminées grossièrement et cerclées de cuivre remplacent la vaisselle de zinc apportée dans la malle popote et réemballée, prête à suivre le chef en promenade ou en expédition. Le menu, invariablement composé de poisson, d'un morceau de porc ou d'une volaille étique, de patates indigènes, de pousses de bambous ou de légumes conservés, se termine par des fruits du pays suivant la saison, bananes ou letchis le plus souvent. Cuit dans la journée le pain est chaud encore et le vin a reçu, dans une gargoulette entourée de linges, le courant d'air qui rafraîchit. Sitôt le café servi, Bonneaud allume sa pipe. Ce n'est pas une pipe chinoise au four-

neau minuscule, ni une pipe annamite au tuyau mince et flexible, cette pipe est française, très grosse et a été taillée dans une racine de bruyère. Le tabac ne manque jamais, — quand la provision de gros manillais est épuisée, on peut le remplacer par le tabac chinois, fin comme des cheveux ou réduit en poudre. Ces jours-là sont jours de privation, l'homme souffrant davantage d'être incommodé dans ses habitudes que d'être privé des choses essentielles à son existence.

La bougie, vacillante malgré son globe, transforme en ombres grotesques les petits domestiques, Bonneaud devient sur le mur la silhouette du prêtre Tong Frang Yen, le bon vivant, et Sen peut très bien passer pour une Madame Bouddha quelconque.

Les bruits se sont, au dehors, apaisés au fur et à mesure que la nuit est devenue plus épaisse, comme si l'ombre avait absorbé peu à peu les rumeurs. Ils sont si faibles qu'ils semblent être très lointains. Les petites lampes allumées dans les groupes, lumignons indigènes, bougies du Chinois, bouts volés à la cuisine, s'éteignent un à un. Sous le rond de clarté tombé de la lanterne chinoise, à l'angle de la véranda, Beauvoir et Paoli se sont endormis. C'est déjà presque le sommeil du camp.

De temps en temps un milicien vient solliciter la permission de descendre au village, justifiée par le même prétexte d'achats à faire chez le Chinois.

« Sinoï, Sinoï », le Chinois, résumait déjà, à cette époque, pour les Annamites comme pour les

Blancs, tout le commerce. Il s'était abattu ainsi qu'un oiseau de proie, sur tous les petits centres de la brousse, comme il s'était installé à la suite du vainqueur dans les villes, poussé par son flair de chasseur partout où il voyait quelqu'argent à gagner, quelque chose à acheter ou à vendre, élargissant peu à peu ses opérations. Il se montrait le plus avisé commerçant du monde, ne trouvant en l'envahisseur qu'une nation de plus à exploiter, — plus parfaite que les autres : riche, facile à séduire, payant cher, ayant des besoins innombrables et répondant à la nécessité de vendre par un désir impérieux de toujours acheter.

En passant dans la chambre voisine, Bonneaud remarque les deux pièces de soie, il fait un petit geste de menace. Il ne s'inquiète pas de la dette, augmentant ici comme elle augmente à Hanoi. Les primes de rengagement lui suffisaient jadis pour payer tout l'arriéré de ses dépenses ; la solde était si infime alors qu'il se sent riche avec son traitement actuel. Il ne possède aucune économie et est incapable d'échafauder son budget personnel. Il ne se rend pas du tout compte du gaspillage. Les pièces, apportées par la chaloupe, sur sa demande expresse, empilées dans une mallette chinoise avec les plus précieux vêtements : l'uniforme de grande tenue et les chemises blanches, — Bonneaud, depuis vingt ans, n'a possédé qu'un seul costume civil — s'en vont très vite. Il s'en soucie peu.

Bonneaud s'étend sur le lit de camp et roule sa

première boule. Il fume encore très peu, quoiqu'il soit arrivé à une dizaine de pipes régulièrement. Autrefois il trouvait plaisir à la fumerie sans en avoir le besoin absolu, abandonnant même le bambou plusieurs jours par sagesse. Depuis la mort de La Lande, et surtout en l'absence de Sen, il s'est laissé séduire; maintenant dès le réveil il éprouve les nausées, le grand dégoût, la paresse du fumeur avant sa première pipe. Bientôt, à moins de se reprendre, il s'abandonnera comme les autres, son énergie et sa force glisseront peu à peu, ainsi que d'autres volontés s'en sont allées déjà. Ces premières années ont fait beaucoup de ravages parmi les plus robustes, le poison choisissant apparemment ses victimes, comme certains dieux.

Le photophore, posé sur une caisse, dessine sur les planches du toit la couronne de son globe, autour d'un rond de belle clarté. Les petits lézards y viennent se chauffer et jeter leur cri rauque comme un appel. Les bestioles infimes de la nuit ont des ombres énormes, tournant dans ce disque, attirées par la lumière et la chaleur. Bêtes et ombres peupleront le songe du fumeur quand il sera arrivé, avant l'extase et le rêve contemplatif, au moment où l'on peut voir, grandis comme des monstres, les infiniments petits et, réduits à l'infime, les géants. Autour de ce rond clair, la bougie éclaire chichement la pièce, donnant des reliefs atténués et transformant tout : l'autel où brûlent des bâtonnets, les stores abattus où grimacent les démons des superstitions de Sen, et les deux lits

sous leurs mousiquaires, où les reprises inhabiles figurent des araignées guettant sur leur toile l'arrivée d'une proie.

Bonneaud parle. A certaines heures les hommes sentent l'obsession du passé, du souvenir. Il nous faut, coûte que coûte, revenir sur nos pas et nous attarder à toutes les bornes qui ont marqué notre route. La mélancolie de ces évocations ne nous fait pas plus souffrir, ne nous apporte pas plus de joie que le cauchemar ou le rêve heureux d'une nuit écoulée ne nous donne de félicité ou de peine. Le souvenir ennuage les douleurs, qui nous reviennent dépourvues de tristesse, comme nos bonheurs se trouvent dégagés d'ivresse.

Bonneaud parle d'autres dieux, plus éloignés encore que le ciel de Provence et aussi différents que celui-ci du ciel tonkinois. Il procède par comparaison et use de petites phrases très simples comme on en a pour conter des histoires aux enfants. Ainsi Sen doit comprendre... Elle écoute, du moins, en présentant une allumette à la grande pipe chinoise longue comme un tchibouck, qu'il fume entre ses pipées d'opium.

Les soirées qu'ils passent côte à côte sont identiques depuis qu'ils sont seuls à habiter la maison. Elles ont un charme qui ne s'est pas précisé tout de suite.

L'autel annamite et les panoplies ont des reflets doux de vieux cuivre, de nacre et d'argent, les laques maties sont à peine rouges, à peine dorées. Les bâtonnets d'encens ont imprégné les étoffes de leur parfum.

Souvent le photophore s'éteint. La veilleuse du lit ne dessine qu'une lueur. Le mystère grandit dans la pénombre et l'intimité devient plus grande.

Bonneaud aime cette heure. Ses phrases deviennent plus rares et plus caressantes. Il s'endort souvent dans la joie de sentir Sen près de lui. Le sommeil n'est que le prolongement de la songerie. Le lendemain, au réveil, il conserve le souvenir d'avoir rêvé très tard, délicieusement. Quelquefois il attire Sen pour qu'elle soit plus près, tout doucement, pour ne pas heurter d'une brusquerie la lenteur et la douceur de la minute. Il est alors très tendre, influencé par tout ce qui l'entoure, par la drogue, le décor, cette demi-ombre et aussi par le grand, profond et un peu angoissant silence des environs.

V

Le clairon, pour la seconde fois, lance ses notes aux échos. Dans la plénitude du jour, la sonnerie semble amortie par les rayons ou étouffée par la pluie, à l'aurore et dans la nuit, qui pourtant paraissent assourdir les voix, elle éclate dans toute sa sonorité, glissant vers les infinis, se heurtant qu'à la montagne où d'invisibles clairons la répètent. Sitôt la dernière note chue c'est la nuit sans un bruit.

« Y en a personne, y en a tout bien ». Phrase traditionnelle, dite par le doï et correspondant au « manque personne, tout va bien ». Dix heures. L'extinction des feux.

Quelquefois Bonneaud décroche la lanterne et pour stimuler le zèle de ses gradés, s'en va inspecter le camp. Il veut tout voir : les cases, les alentours, le chemin de ronde, la fermeture des portes, les fusils des factionnaires ; la demeure des femmes, elle-même, n'est pas épargnée. Les règlements ont prévu leur présence au camp mais nullement la procréation de l'espèce. Elles sont là

pour les besoins de la popote, uniquement. Ni la nuit, ni le jour leurs maris ne doivent pénétrer dans leur case et elles ne peuvent pas entrer dans la leur. Le devoir conjugal doit se rendre en fraude comme se prend le plaisir extra-conjugal. Bonneaud surprend souvent des couples : l'homme file, la femme désigne son mari, et celui-ci, fréquemment, ne s'explique pas la punition qu'il reçoit... pour l'exemple.

Hommes et femmes offrent le même alignement de corps, tassés les uns contre les autres, le chignon appuyé sur une planche inclinée et formant oreiller. Les sous-officiers seuls vivent à leur guise, la hiérarchie trouvant encore ses droits dans l'organisation de la famille...

Bonneaud rentre de sa ronde, amusé par les singeries de Méo, qui, étant de garde, reprend sa place sous la véranda, auprès du réveil-matin posé en permanence sur une tablette.

Sen, habituellement curieuse, ce soir s'arrête au bastion et revient dans la maison. Il fait sombre, elle connaît la place de chaque objet : les caisses prêtes à partir pour une expédition, derrière lesquelles la poussière s'amasse, l'étagère où dorment sous un morceau de pierre les lettres du garde, vingt au moins, pour lesquelles Bonneaud n'ose prendre une décision, hésitant à les renvoyer, à les brûler ou à les enfouir.

Sen présente à la flamme de la veilleuse une cigarette. Elle sait le nombre de pas nécessaires

pour atteindre la table. Elle s'assied, sa cigarette est comme une petite braise suspendue à un fil. Sen fume mal, elle garde la fumée longtemps pour la rejeter en un gros flocon, et, au lieu de pincer sa cigarette entre ses lèvres, elle la mord.

La porte en face d'elle découpe un rectangle bleuâtre dans l'obscurité. Sen pense aux miliciens, à leurs fusils si vite armés, aux deux factionnaires des miradors, à la double enceinte, au bastion dont les murs sont si épais.

Comme un enfant, après avoir rangé ses bataillons de petits soldats en plomb, les balaie d'un revers de main pour s'affirmer qu'il est plus fort, elle fait un geste vers la table. Il n'y a pas de petits soldats, — Sen en eût ignoré l'usage, mais la main rencontre quelque chose qui se brise en tombant. Sen se relève. L'encre a dû faire sur le papier, sur la couverture et sur la natte de grandes taches. Elle va voir si ses robes ne sont pas atteintes. Comme l'inspection est satisfaisante elle a le loisir de prévoir la réprimande. La réprimande... ce sera demain. Demain ! Sen revient avec la veilleuse. Il y a sur la laine une série de petits lacs noirs, les papiers sont indemnes. Sans doute ce n'est pas juste car Sen les prend un à un et les place sur les taches. Elle rit. Demain elle sera grondée... Demain ! En même temps le Chinois sera payé...

Sous la véranda Laurens veille. Il vit Sen comme elle le devina et il se mit à crier aussitôt. Chaque jour lui réserve une surprise, tantôt un coup de rotin, capable de lui briser les os, l'éveille, tantôt les boys lui apportent cérémonieusement des

présents ridicules, faits de papier colorié et représentant des choses dont il ignore l'usage, barques de papier, maison ou lingots. Il arrive aussi très souvent qu'on allume près de lui des bâtonnets dont le parfum le dérange et dont la fumée le fait pleurer. Tout lui vient de Sen, aussi la redoute-t-il plus que qui que ce soit au monde, plus que le tigre, autrefois, lorsqu'il pouvait le fuir en grim pant aux arbres.

Bonneaud achève son inspection par l'appel des sentinelles :

— « Sentinelle ? »

— « M'cap'taine ! »

Il rentre après avoir contrôlé d'un coup de pied la fermeture du bastion. Oh ! il est bien clos, Méo a même la clef dans sa poche.

Il revient avec cette même sensation de sûreté que Sen a ressentie, et qu'il lui arrive d'éprouver souvent. Chez lui elle est raisonnée et s'appuie sur sa vieille expérience. Il connaît les campements au milieu de l'ennemi, les stations en petit poste avancé, les bivouacs entre deux batailles. Il a constaté le parfait ordre, il sait la bravoure de tous ses miliciens, dont beaucoup ont déjà fait le coup de feu, la vigilance des sentinelles habituées à discerner le moindre mouvement dans la nuit. Le camp est bien défendu par ses clôtures. Le bastion peut résister à un véritable siège. Les bandes, avant de s'aventurer jusque-là, seraient certainement signalées par les pêcheurs ; les pirates doivent connaître le sort des derniers rebelles.

Il s'assure, par cette énumération, une tranquil-

lité parfaite. L'esprit absolument quiet, il songe aussi au bon sommeil qui, de la dernière pipe, le mènera au jour suivant, semblablement heureux au jour passé.

Sen l'attend sur le lit de camp. Elle s'est donné le bonheur, tout à fait rare, d'une pipe. Bonneaud jette son dolman à terre et s'étend. La pipe est prête, il n'a qu'à tirer une belle bouffée, la conserver longtemps dans sa bouche pour s'en imprégner mieux, la laisser s'enfuir librement. Il a appris l'aspiration des vrais fumeurs, lente d'abord pour finir dans toute la force des poumons. C'est fait, la boule brune est devenue un résidu.

Le charme reprend aussitôt, non de cette pipe, mais de la remise en place dans le même cadre, avec les mêmes gestes, effaçant les mouvements précédents. Bonneaud veut plaisanter, Sen croit à d'autres intentions : non ! il faut être sage, et fumer gentiment. A plus tard les affaires pas sérieuses. Elle a souvent la coquetterie de se refuser pour ne pas être une petite esclave trop obéissante.

Dociles et inertes, disent les blancs, en parlant de leurs petites femmes jaunes, étonnés de ne pas trouver la comédie du plaisir partagé. Elles demeurent inertes et dociles comme elles ont appris

à l'être, — cette passivité surprend tous les hommes habitués, chez eux, aux caprices et aux transports de leurs maîtresses. Ils se sentent humiliés un peu, car ils devinent bien qu'il existe, en dehors de l'impassibilité voulue, une indifférence très grande pour leurs caresses. Sen n'est pas semblable aux autres femmes. Elle a su devenir la véritable amante, rouée, coquette et voluptueuse comme celles à qui ne savent pas résister les grands mâles farouches, lorsqu'ils ne sont plus assez jeunes pour que leur fougue les sauve de leurs pièges.

La langueur qu'ils goûtent ainsi, en fumant gentiment sur les nattes n'est-elle pas assez voluptueuse ? Bonneaud veut-il la troubler ? Sen le lui explique et pour ne pas paraître coquette, elle vient poser sa tête sur son épaule.

Bonneaud n'évoque plus ses souvenirs. Il se sent ému et commence à parler. Il a conçu un bien beau projet. Sen, écoute-le bien ! Sen sera sa femme. Oui, elle l'est déjà. Ce mariage-ci n'est pas sérieux, ils se marieront comme on le fait en France, où l'on ne doit avoir qu'une femme légitime et aucune concubine. Ce sera très compliqué. Pour cette cérémonie, il faut beaucoup de formalités, beaucoup plus qu'en Chine et en Annam. En général, elle enchaîne pour toute la vie. Sen ne sera plus Thi-Sen, elle sera madame Bonneaud — « madame Capitaine Bonneaud », rectifie-t-il, car Sen semble ne pas apprécier le nom sans grade. Elle ignore tout à fait la signification de ce nom qu'elle n'a entendu prononcer

que par le missionnaire et le garde. Elle possèdera une maison en pierre.

— « Yamen ? »

Oui, un grand yamen, beaucoup plus grand que celui du sous-préfet. Elle aura des meubles, des bijoux, des robes, des serviteurs, vraiment, elle ne peut s'imaginer tout ce qu'elle possèdera. Bonneaud n'a lui-même aucune idée d'où tout cela viendra. Elle aura des vêtements comme les « Madames blanc » dont parlent quelquefois les militaires. Ne fais pas la moue, Thi-Sen, des robes plus jolies que celles que tu portes, avec beaucoup d'ornements sur la poitrine, sur les épaules, aux manches, à la ceinture, des ornements partout, et aussi des chapeaux, moins grands que le tien, oui, mais avec beaucoup de choses dessus, cela t'étonne ? cela se fait beaucoup en France, des plumes d'oiseaux, des fleurs, des fruits....

Thi-Sen est intéressée, très intéressée. Bonneaud s'arrête court, il aurait dû laisser aller son imagination, conter encore toute la nuit, promettre le monde entier, ses campagnes, ses villes, ses forêts et ses rivières ; sa belle imagination le lui permettait. Il s'arrête brusquement, pour jouir du silence de la nuit, de la présence de Sen, sa petite épouse, sa femme de demain. Alors seulement il *pensa* les paroles qu'il avait dites et il les trouvait tout à fait sensées.

Sen a glissé de son étreinte. Un bruit est venu du dehors. Onze heures, l'heure de la relève, Méo vient de changer les sentinelles.

Sen fait signe à Bonneaud qu'il doit rester là, bien sagement, sans bouger, pour ne pas déranger ses pensées agréables.

Lorsqu'elle rentre, elle porte sur un minuscule plateau une toute petite tasse. L'opium n'a pas contrarié, chez l'inspecteur, ce goût des choses très fortes dont rarement il abuse. Cette petite tasse contient la suprême gâterie, celle qui, terminant les meilleures soirées et précédant les meilleures nuits, lui donne un peu d'ivresse.

Il s'assied et fait le geste de boire d'un seul coup la petite tasse d'eau de vie indigène tiède, le choum-choum, âcre et très fort. Sen fait signe qu'il faut en effet boire ainsi. Elle n'a pas une hésitation en tendant le plateau...

VII

Ce fut très bref.

Bonneaud renverse la tête et boit d'un trait, sa main aussitôt lâche la tasse. Les yeux agrandis, le regard épouventé, il retombe de tout son poids, écrasant la veilleuse et les pipes. Son corps commence aussitôt les soubresauts qui mènent à la mort.

VIII

Bonneaud se débat doucement, sans pousser un cri.

Méo est arrivé en entendant la tasse se briser. Avec de petits gestes précautionneux, il prend un trousseau de clefs dans le dolman ; la serrure de l'armoire chinoise sonne, il y a un bruit rapide d'argent remué, mis en paquet dans un mouchoir. Sen en passant prend un ballot préparé : ses robes et les étoffes du Chinois.

Sans se presser, très posément, ils traversent le préau et gagnent la porte. Si quelque linh sorti après la ronde les voit quitter le camp, il ne sera pas étonné. Au bout d'un bâton, Méo a fixé la lanterne, il va éclairer la route de Sen pour une visite tardive.

Thi-Sen vient d'avoir un désir. Elle n'a pas omis de saluer les images peintes sur les stores — un peu rapidement il est vrai, mais ces dieux secondaires excuseront sa hâte. Elle a oublié Lau-rens qui crie comme si les paquets de Sen étaient à lui. Méo hésite à l'ordre qui lui est donné. Sen le répète avec une telle autorité qu'il court l'exécu-

ter. Un coup de baïonnette brise la bête en deux, si violemment qu'elle ne pousse même pas un petit gémissément. La lame se teinte d'un peu de sang. Sen peut suivre sa route en paix.

Lorsqu'ils franchissent la porte, ils entendent un grand hoquet dans la chambre, le dernier sans doute. Le crime doit être consommé.

Méo a bien préparé cette sortie-là, bien préparé ce qui doit suivre. La plus grande partie des linhs, gagnés à la cause, attendent le signal. Tout à l'heure, tandis que Sen s'éloignera, son frère, son père, leurs amis, leurs bandes, commenceront ce grand mouvement qui doit changer la face des choses...

Les portes, qui ne doivent plus se refermer ce soir, s'ouvrent : Méo et Sen deviennent deux petites ombres qui s'enfoncent dans les ténèbres, sous la protection d'une grosse lanterne, ronde et lisse comme une lune en promenade.

IX

Jetée par Méo, la lanterne roula sur la route et brûla. Méo et Sen, au risque de se heurter à un arbre ou de glisser dans une rizière, marchèrent à tâtons. Ils étaient entrés dans la nuit et n'étaient que deux petites ombres noires mêlées à la grande ombre bleuâtre.

Méo avait accepté d'enthousiasme, dès les premiers mots, le terrible projet que Sen avait hésité longtemps à lui confier. Un léger débat, par la suite, s'était élevé en lui ; nul sentiment de fidélité ou de devoir ne l'avait fait naître, Méo avait seulement envisagé si son intérêt n'était pas de dénoncer le complot. Une discussion entre Méo, raisonneur et sensé, et le Méo habituel, primesautier, souple dans ses pensées comme dans ses gestes, devait tourner au profit de ce dernier. Accuser Sen, la faire chasser du camp, ne l'aurait pas mené très loin. Une autre femme, qu'il n'était pas certain de trouver aussi complaisante, tôt ou tard, l'aurait remplacée. L'inspecteur aurait difficilement admis l'accusation dont Sen aurait peut-être su se disculper et se venger. La perspective d'un

changement de vie était irrésistible d'ailleurs. Les promesses, quoique imprécises, assiégeaient sans cesse sa pensée. Les satisfactions présentes n'étaient rien auprès de l'avenir. Il repoussa donc bien vite la tentation de se faire accusateur.

La liberté, c'est-à-dire la faculté d'opprimer, les honneurs, dont le résultat premier est de couvrir tous les dolz et tous les brigandages, le tentaient, peut-être moins encore que la trahison, la fuite, l'attaque du camp. Le pillage du village surtout avait un attrait malaisément définissable. Le patriotisme, chez Méo, n'existait pas plus que le fanatisme. Entre chefs blancs et maîtres jaunes, il aurait, sans hésiter, choisi les premiers, parce qu'ils sont plus riches, plus enclins à se laisser tromper et plus puissants, ce qui flatte toujours le valet ou le subordonné. Méo avait été des deux camps ; il avait même servi les redoutables Pavillons Noirs : sa préférence restait à la troupe européenne. Cette vie sédentaire, quoiqu'il la troublât plus que n'importe quel autre lnh, quoiqu'il en jouît davantage que l'inspecteur lui-même, le fatiguait cependant à la longue. Il s'ennuyait. Depuis longtemps la pensée de gagner la campagne le hantait. Une désertion ne lui aurait donné aucun avantage, il aurait tout perdu et n'aurait plus été certain du lendemain.

Lui montrer Méo riche et maître à son tour dans le camp, libre d'aller ici ou là, de satisfaire toutes ses fantaisies, sans la peur de la cadouille, qu'il savait si bien éviter, mais qui vraisemblablement un jour ou l'autre danserait sur son dos,

c'était le tenter beaucoup. Il se serait laissé convaincre par moins de promesses. Pour le mirage d'un tout petit changement dans son existence, le miroitement d'une aventure scabreuse, il aurait trahi davantage qu'un bienfaiteur : un maître inexorable.

Le plan, bien qu'audacieux, était réalisable. Le capitaine mort, les miliciens déserteraient. Ceux qui resteraient fidèles seraient vivement réduits à l'impuissance. Pris de revers, les postes-frontières, plus importants, seraient presque certainement battus. Les rebelles, armés comme les réguliers, grâce au trésor et aux munitions du bastion — une légende née d'elle-même — fermeraient le pays. Les Chinois et les Annamites feraient bon marché de la troupe qui, décimée par les maladies, ne pourrait pas résister longtemps. Après?... Les organisateurs de ce plan n'avaient pas réfléchi à cet après. Ils pillaient, ils occupaient le pays ; la répression appartenait à un avenir beaucoup trop éloigné. Quarante paysans mal armés, sans discipline, allaient donner l'assaut à plus de soixante soldats bien entraînés. Bonneaud mort, le désarroi du camp pourrait décider la trahison de toute la garnison ; se soumettrait-elle à l'autorité d'un tout petit mandarin de village, improvisé chef de bande, ou n'asservirait-elle pas plutôt la bande entière qui allait se mettre à sa merci ?

Le bruit d'une révolte prochaine avait couru la brousse, Bonneaud recevait chaque semaine le même avis et n'y donnait aucune attention ; au-

près des indigènes, il avait obtenu créance. Des racontars faits pour servir la rébellion étaient colportés en même temps d'un bout à l'autre de la plaine, la victoire des jonques sur les grands bateaux qui vomissent de la fumée, les épidémies dévastant l'armée.. Bouddha, les Génies, les Ancêtres demandaient une expédition, d'où les vivants devaient tirer de quoi donner des offrandes aux dieux et aux morts.

Quelques miliciens avaient accepté, par promesse ou menace, de servir leurs frères de race. Méo avait initié ses amis, ils devaient entraîner un certain nombre de camarades, paralyser les autres. Ils s'étaient engagés, cédant comme Méo avait cédé, parce que leurs instincts aventureux se trouvaient flattés. Ils hésiteraient peut-être au moment décisif si l'inspecteur les commandait ; sans chef ils tiendraient leur promesse.

Méo avait aperçu, en franchissant la porte, deux hommes tapis sur le sol près de la première enceinte. L'heure était venue.

Méo ouvrit la barrière du village, Sen entra derrière lui. Ils savaient n'avoir aucune rencontre à craindre et Méo avait l'habitude de venir souvent chez le Chinois à cette heure. Celui-ci veillait encore, la lumière passait à travers les planches qui fermaient sa boutique ; un bâillement bruyant se fit entendre. Dans la pagode, il y avait une cérémonie privée, à grand renfort de cymbales et de gongs, de quoi éveiller Bouddha et déchaîner le Maqui de la nuit.

En sortant du village, par une seconde barrière, on trouvait une route conduisant au petit appontement. Un sentier menait aux rizières. Nous avons vu Bonneaud ou Sen le suivre souvent. Une zone dénudée, herbe rase et arbres abattus, permettait la surveillance constante sur le fleuve et les abords du village. Bonneaud avait trouvé le moyen sûr d'éviter les surprises en détruisant tout abri. Le factionnaire ne pouvait apercevoir ses amis dans la nuit. Les yeux de Méo, habitués à l'obscurité, retrouvaient avec peine le bastion. Tout était paisible. L'éveil n'avait pu être donné encore.

Sen refit le geste de renverser tout. Elle venait de songer à cette sécurité que lui avait donné le camp, au contentement de son mari rentrant de sa ronde. La nuit, si calme, alors que de grands événements se préparaient, l'irrita.

Elle se souvint du bel après-midi si chaud où les siens dans le village avaient la plus grande quiétude. Qui aurait cru, dans la paix de cette journée, que les ennemis étaient proches, que la fusillade allait crépiter ? La vengeance allait être belle. Sen aurait voulu rester là pour entendre les cris, voir les lueurs des incendies, en guettant l'aurore où, mât de pavillon, flotterait une belle moustache.

Méo et Sen devaient attendre à l'écart que les assaillants eussent fait leur besogne. Il leur fallait s'éloigner, selon les conventions. La route était pénible, Sen arrivait à distinguer les troncs de bananiers, les mottes de terre, mais ses san-

dales se heurtaient aux pierres et aux racines. Elle était très lasse, le grand chapeau et le parapluie étaient bien embarrassants, le paquet des robes, le paquet des pièces étaient bien lourds. Méo allait devant, menaçant à chaque minute de la laisser en arrière. Il parut s'apitoyer et fit mine de prendre un paquet ; ce ne fut qu'un simulacre, le paquet serait toujours à lui, autant ne pas s'en charger. Il porta le parapluie et le chapeau.

Sen était exténuée en arrivant aux rizières. Elle voulait s'asseoir, Méo s'arrêterait bien, il faudrait qu'il s'arrêtât pour qu'elle ne fût pas seule si le Seigneur venait... Elle osait avoir cette crainte, elle n'osait dire le nom. Précisément, on devinait des ombres arrêtées ; Sen reconnut ses amis. Ils l'interrogèrent brièvement : « Le capitaine ? » et, sur un mot affirmatif, ils disparurent au milieu des bananiers.

Le sampan était bien à la place convenue. Méo y sauta joyeusement ; l'embarquement de Sen présenta quelques difficultés. Comme elle ne voulait pas abandonner sa charge, Méo dut l'aider. Il posa un pied au hasard ; par malheur, le chapeau se trouvait dessous. La feuille éclata et, Méo cherchant à se défaire de cette entrave, faillit précipiter le parapluie à l'eau. Sen dut avancer pieds nus, le bas de ses robes se trouva souillé d'eau.

Enfin, elle fut à bord. Le même sampan qui avait amené « Petit frère à Sen » s'éloigna comme, souventes fois, elle l'avait vu partir.

X

Tout de suite, ce fut au milieu de la rivière, le calme profond de la nuit.

Couchés sous le toit, Méo et Sen regardaient l'eau encadrée de bleu foncé. Les rives se devinaient encore, ils reconnaissaient les dépressions des rizières, les bambous, les aréquiers aux palmes hautes, les bananiers aux grandes feuilles et la toison broussailleuse des arbustes. Le silence absolu avait paru régner. Peu à peu mille bruits avaient tenté de le percer, s'étaient mis à grandir, s'étaient établis. Tous les habituels chants du repos se mêlèrent en concert strident ; le battement régulier de la rame, le heurt sec d'un poisson retombant, après un petit saut, dans la rivière, s'encadrèrent dans les bruits continus, et, bientôt, firent comme eux, partie de la nuit.

Le regard n'avait saisi d'abord que la majesté veloutée des ténèbres. Le ciel sembla plus clair, les étoiles, tassées les unes près des autres, brillèrent et d'autres plus proches, et beaucoup plus petites, tout à fait minuscules, mais innombrables, sortirent de la profondeur de l'ombre. Elles pointillèrent l'air, sautillantes, voltigeantes, en un